

Vae cinophilis!

Des « bogues » du cinéphile de l'an 2000 et du péplum de Ridley Scott

Jean Beaulieu

Volume 18, numéro 4, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33597ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, J. (2000). *Vae cinophilis!* Des « bogues » du cinéphile de l'an 2000 et du péplum de Ridley Scott. *Ciné-Bulles*, 18(4), 14–15.

Væ cinephilis!

PAR JEAN BEAULIEU

Des «bogues» du cinéophile de l'an 2000 et du péplum de Ridley Scott

Premier «bogue»: des salles en voie d'extinction

À peine sommes-nous remis du choc de la fermeture des quatre salles du complexe Desjardins, qui a suivi de peu celles du Loews (cinq), du Palace (cinq) et du Cinéplex Odéon Centre-ville (neuf), et auparavant le Berri (cinq autres), qu'on parle déjà des sept salles du Parisien et des quatre du Faubourg comme prochaines cibles des «cade-nasseurs» de salles obscures, spéculateurs immobiliers et promoteurs de loisirs plus modernes. Quand on mesure la qualité de la programmation dont bénéficiaient ces défunctes salles, on a vraiment l'impression de se faire enlever une certaine liberté de choix. Bienvenue à l'ère des mégafusions et des mégaplexes avec écrans géants concaves, son tonitruant et «digital» (dans le sens de: «qui laisse des empreintes»), salles surclimatisées et aires de toutes sortes pour «du pain et des jeux». Bref, toute une panoplie «high-tech» en vue d'attirer au cinéma une clientèle pour qui le film devient l'élément le plus aléatoire de sa sortie...

Pendant ce temps, au moment d'écrire ces lignes, les cinéophiles montréalais (et québécois) espèrent toujours voir les deux dernières Palmes (celles de 1998 et 1999) sur l'un de leurs écrans, surtout **Rosetta**, qu'ils n'ont même pas pu voir dans le cadre d'un quelconque festival ou d'une présentation spéciale (**l'Éternité et un jour** a néanmoins déjà eu droit à un passage cet hiver sur les ondes de Télé-Québec). Il leur reste cependant les trois salles de l'Ex-Centris, me direz-vous. Bien sûr, mais ceux qui ont suivi la section (excellente) des longs métrages du dernier Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias (FCMM) ont presque fait le tour de sa programmation, du moins jusqu'à la tenue de la prochaine édition du FCMM. Il reste aussi le Cinéma du Parc, qui résiste toujours et encore à l'envahisseur (les *majors*), avec quelques primeurs chaque mois (plusieurs films américains indépendants, des films-cultes, des docu-sexe et quelques productions étrangères), des reprises de succès d'estime récents et certaines mini-rétrospectives sur un réalisateur marquant ou sur un thème (ou un genre). Et la Cinémathèque

québécoise, qui cesse ses projections du mardi... J'ai mal à mes écrans.

Deuxième «bogue»: une distribution frileuse

À l'exception de la programmation de l'Ex-Centris et du Cinéma du Parc à Montréal (ou du Clap à Québec), combien de nouveaux films français sont sortis sur nos écrans commerciaux pendant le trimestre post-Oscars (avril-mai-juin), traditionnellement propice à la distribution de ces films? Seulement sept! De films québécois? Aucun, sauf **Bone**, tourné en anglais. De films étrangers? Un chinois (**l'Empereur et l'assassin**, de Chen Kaige), un espagnol (**Butterfly**, de José Luis Cuerda, outre l'Almódovar qui tient bon la route depuis l'automne et qui prend en quelque sorte la relève européenne de **la Vie est belle**), un israélien, deux australiens et quelques films britanniques... Pendant qu'on attend avec impatience **l'Été de Kikujiro** de Kitano, promis quelque part durant la belle saison. Donc, à peine une dizaine de longs métrages sur une soixantaine qui ne proviennent des États-Unis ou d'un autre pays anglophone — le nadir en ce sens étant atteint au début de juillet où sept films sur huit à l'affiche à Montréal sont originaires d'un pays anglo-saxon, sans compter que la proportion par nombre de salles se révèle encore plus démesurée. Vous avez sûrement intérêt à ne pas rater les prochains festivals (y compris Fant-Asia) si vous voulez voir autre chose que les gros produits de consommation américains. Et de ces films «made in USA», combien valent vraiment le détour? Il ne faudrait pas confondre cinéma et marketing.

Bien sûr, cette question de marchés explique (sans toutefois justifier ni excuser) l'absence sur nos écrans de films d'outre-Atlantique ou d'outre-Pacifique estimés. Intervient ensuite le jeu des distributeurs, lesquels souhaitent bien légitimement rentabiliser leurs investissements, ce qui se révèle d'autant plus difficile à réaliser qu'un film méconnu, même s'il bénéficie d'une critique favorable, n'a quasiment plus le temps d'aller à la rencontre de son public. En fait, il est très tôt retiré de l'affiche lorsque ses entrées ne produisent pas suffisamment — d'autant plus

que Hollywood pratique une certaine mainmise sur ce que le Québec verra prochainement, parfois 1 an ou 18 mois à l'avance, sur ses écrans, d'où la tendance récente, y compris dans le cinéma québécois, de calquer la stratégie des *majors* avec leurs *blockbusters*, en programmant un film jugé rassembleur pour l'été dans une multitude de salles, à grand renfort de publicité et de promotion. Ainsi, **la Vie après l'amour**, de Gabriel Pelletier, succède cet été à l'ineffable **Elvis Gratton II: Miracle à Memphis**.

**Troisième «bogue»:
L'été meurtrier**

Résigné, je commence fin mai la traversée du désert péliculaire (jusqu'au prochain Festival des films du monde) avec ma compagne en furetant du côté de Paramount, où nous attendent, notamment, **Dinosaur** dans trois salles, **Battlefield Earth** dans deux autres et, finalement, **Gladiator**, de Ridley Scott, dans trois autres salles (c'était tout juste avant le déferlement de **Mission: Impossible II** et autres *blockbusters* de l'été). Bref, 8 salles sur 12, consacrées à trois films «pop-corn» avec arrière-goût de navet, tandis que les 4 autres n'offrent rien de transcendant.

C'est comme la bande-annonce d'un été qui nous apportera (outre deux œuvres tirées de Shakespeare: un énième **Hamlet** et **Love's Labour's Lost** de Kenneth Branagh) son ramassis de gags ineptes pour esprits boutonneux, de gadgets et d'effets spéciaux *ad nauseam*, de dinosaures ou de poulets en pâte à modeler, de cascades sans cerveau-frein, de *remakes* et de «séquelles», de bandes dessinées ou «cartoons» transformés en «réel», de films historiques à grand déploiement de biceps ou de patriotisme, le tout entraîné par la vague d'une tempête parfaitement insipide. Le tout me laisse personnellement d'une humeur massacrante. Une humeur de gladiateur...

Justement prenons le cas de **Gladiator**, premier avatar (pas complètement raté néanmoins) de cette épidémie annuelle. Même si Ridley Scott a signé quelques œuvres mémorables (**The Duellists**, **Alien**, **Blade Runner**), il n'est pas (et ne sera jamais) Stanley Kubrick. Et même si **Spartacus** est loin de figurer parmi les meilleures réalisations du grand maître (d'autant plus qu'il était venu remplacer au pied levé Anthony Mann), il n'en demeure pas moins un film de chair et de sang, à mille lieues des péplums infantiles de ses contemporains, où le spectaculaire et les pectoraux s'adjugeaient tout l'espace disponible sur l'écran, laissant la psychologie des personnages en pâture aux fauves. Pourtant, devant la renaissance d'un genre porté disparu (le péplum) depuis plusieurs décennies, on était en droit de s'attendre à un véritable phénix, qui nous reconcilierait avec le souvenir de **Ben Hur** et de **Spartacus**. Malheureusement, bien que réalisé avec d'énormes moyens, **Gladiator**, avec ses images de synthèse décalées et ses gros plans arrosés d'hémoglobine, s'approche davantage du jeu vidéo et de la WWF que du drame épique ou historique. Comme quoi les effets spéciaux les plus sophistiqués ne



Gladiator de Ridley Scott

vaudront jamais une bonne mise en scène... On se demande d'ailleurs pourquoi l'énigmatique Monsieur Ridley, après avoir si bien filmé la bataille d'ouverture, se contente de cadrer les combats entre gladiateurs en gros plans et plans rapprochés, dans un montage syncopé enlevant toute dimension épique. Les reportages des matches sportifs à la télévision offrent un rendu beaucoup plus dramatique! Quant aux détestables images numériques, même si elles permettent de reconstituer Rome et son Colisée en très peu de jours et de faire revivre le temps de quelques plans un acteur décédé en cours de tournage (Oliver Reed), laissons-les aux propriétaires de console de jeu 3D: le plaisir solitaire doit demeurer solitaire, sinon il devient franchement indécent.

La télévision est-elle alors une solution de rechange? Depuis la disparition de l'Outremont (en 1987), du Ouimetoscope (en 1993) et du Conservatoire d'art cinématographique (en 1997), les cinéphiles montréalais doivent de plus en plus s'en remettre aux clubs vidéo «spécialisés» pour visionner des œuvres du répertoire mondial du cinéma. Avec la disette qui sévit sur nos écrans, l'été est la saison parfaite pour se taper quelques films en vidéo (ou en DVD), soit afin de rattraper le retard accumulé ou de voir les films que l'on ne jugeait pas indispensables sur grand écran. Profitez-en également pour vous repasser les chefs-d'œuvre du septième art, revoir les films de votre vie ou bien vérifier si un film qui vous a marqué autrefois vous émeut toujours. Que vous disposiez d'un système sophistiqué de cinéma maison ou d'un bon vieux téléviseur, amusez-vous à créer votre propre rétrospective d'un de vos cinéastes préférés, ou prenez le temps de voir une série complète (telle que **le Décalogue** de Kieslowski ou **The Kingdom** de von Trier, un des cycles de Rohmer, les aventures d'Antoine Doinel ou la série télévisée **Twin Peaks**). Il y a aussi la programmation cinéma de Télé-Québec, qui se surpasse depuis deux ans, soit depuis le changement de nom de la station. Voilà une excellente occasion de vous constituer une cinémathèque personnelle, avec vos principaux films de chevet... ■